

## CHAPITRE PREMIER

### L'ORIGINE DE LA CIVILISATION GRECQUE

Le merveilleux essor de la civilisation grecque reste le fait historique le plus extraordinaire et le plus difficile à expliquer. Depuis des siècles, l'Égypte et la Mésopotamie possédaient les caractères essentiels à toute civilisation et les avaient fait rayonner hors de leurs frontières. Mais certains éléments avaient manqué jusqu'au jour où les Grecs les découvrirent. Nul n'ignore le perfectionnement qu'ils apportèrent à l'art et à la littérature, mais ce qu'ils firent dans le domaine strictement intellectuel est plus extraordinaire encore : ils inventèrent les mathématiques<sup>1</sup>, les sciences et la philosophie ; les premiers, ils écrivirent l'Histoire et non plus de simples Annales ; ils étudièrent les grands problèmes de la nature du monde et de la vie humaine en se libérant des liens d'une orthodoxie consacrée. Le résultat de cet élan prodigieux fut tel que, pendant fort longtemps, on s'étonna du génie grec, on en parla comme d'un mystère. Il est cependant possible de comprendre le merveilleux développement de la Grèce en se plaçant sur le terrain scientifique et cette recherche présente un réel intérêt.

Thalès de Milet peut être considéré comme le premier des philosophes. Il vécut aux environs de 585 avant J.-C. Cette date nous est fournie, fort heureusement, par le fait qu'il avait prédit une éclipse qui, selon les astronomes, eut effectivement lieu cette année-là. La philosophie et la science — dont les origines se confondent — naquirent donc

1. L'arithmétique et les éléments de géométrie étaient connus en Égypte et en Chaldée, mais sous une forme primitive, celle de la règle du pouce. Le raisonnement, procédant par déduction d'un principe donné, est dû aux Grecs.

simultanément au début du VI<sup>e</sup> siècle. Quelles étapes avaient parcourues, à cette époque, la Grèce et les pays de l'Est méditerranéen ? La réponse à cette question ne peut se baser que sur des suppositions bien que les récents travaux archéologiques nous aient apporté des lumières qui manquaient encore au XIX<sup>e</sup> siècle.

L'écriture fut inventée, en Égypte, vers l'an 4000 avant J.-C. et à Babylone, peu après. Dans ces deux pays, on chercha d'abord à représenter, par une image, l'objet que l'on voulait désigner. Ces images devinrent vite conventionnelles de sorte que les mots représentèrent l'idée elle-même, comme c'est encore le cas en Chine. C'est ce qu'on a appelé l'écriture idéographique. Au cours des siècles, ce système compliqué se simplifia en une écriture alphabétique.

L'Égypte et la Mésopotamie doivent leur civilisation précoce au régime de leurs fleuves. Le Nil, le Tigre et l'Euphrate, en fertilisant le sol, le rendaient productif et simplifiaient l'agriculture. Cette civilisation ressemblait, en bien des points, à celle que les Espagnols trouvèrent au Mexique et au Pérou lors de leur conquête. Un roi, de droit divin et despotique, possédait, en Égypte, tout le pays. La religion, bien que polythéiste, croyait en un dieu suprême avec lequel le roi entretenait des relations particulièrement intimes. Immédiatement au-dessous du trône venaient l'aristocratie militaire et celle des prêtres. Celle-ci usurpait souvent le pouvoir royal lorsque l'occasion s'en présentait, profitant de la faiblesse du souverain ou de son éloignement par suite d'une guerre lointaine. Les paysans n'étaient pas libres ; ils appartenaient au roi, à l'aristocratie ou au clergé.

Les croyances religieuses de l'Égypte et de la Chaldée étaient fort différentes. La pensée de la mort préoccupait les Égyptiens. Ils croyaient que l'âme des défunts descendait dans un monde inférieur où elle était jugée par Osiris d'après sa conduite terrestre, puis, finalement, réintégrait le corps. Cette idée les conduisit à l'usage des embaumements, des momies et à la construction de tombeaux magnifiques. Les pyramides furent construites, à cet effet, par différents rois, à la fin de l'an 4000 et au début de l'an 3000 avant J.-C. À cette époque, la civilisation égyptienne avait atteint son apogée et le conservatisme religieux rendit, dès lors, tout progrès impossible. Vers 1800 avant J.-C., l'Égypte fut conquise par des Sémites, les Hyksos, qui gouvernèrent le pays pendant près de deux siècles. Ils passèrent sans laisser de traces durables mais

leur présence permit à la civilisation égyptienne de s'étendre en Syrie et en Palestine.

La Chaldée se développa dans des conditions différentes et plus difficiles. À l'origine, la race prédominante ne descendait pas des Sémites, mais des « Sumériens » dont l'origine nous est inconnue. Ce sont eux qui inventèrent l'écriture dite cunéiforme que les conquérants sémites leur empruntèrent. Les cités du pays, indépendantes et rivales, luttèrent entre elles jusqu'au moment où Babylone obtint la suprématie et établit son empire. Les dieux des cités vaincues furent mis au rang de divinités secondaires et Mardouk, le dieu de Babylone, prit une importance comparable à celle de Zeus dans le panthéon grec. L'Égypte avait, elle aussi, traversé une phase semblable à une époque beaucoup plus lointaine.

Les religions d'Égypte et de Babylone, comme toutes les religions primitives étaient, à l'origine, des cultes agraires. La terre était vénérée comme une déesse, le soleil comme un dieu. Le taureau incarnait, généralement, le principe de la fécondité mâle et les dieux à figure de taureau étaient nombreux. À Babylone, Ichtar, la déesse de la terre, était à la tête de toutes les divinités féminines. La Grande Mère fut adorée dans toute l'Asie Mineure, sous différents noms. Quand les colons grecs d'Asie Mineure trouvèrent les temples consacrés à cette déesse ils la nommèrent Artémis et conservèrent son culte. Telle est l'origine de la « Diane des Éphésiens »<sup>2</sup>. Le christianisme l'a remplacée par la Vierge Marie et le Concile d'Éphèse la consacra « Mère de Dieu ».

Dans les pays où la religion avait partie liée avec le trône, ses caractères primitifs furent souvent transformés pour des fins politiques. L'État, en s'associant au dieu, lui demandait en échange, non seulement d'abondantes récoltes, mais la victoire de ses armées. Une riche caste de prêtres était chargée de l'ordonnance des rites et des questions théologiques, et plaçait, dans un panthéon, les divinités locales des territoires rattachés à l'Empire.

Associés au gouvernement, les dieux furent aussi associés aux mœurs. Les législateurs recevant le code des lois du dieu, toute infraction à la loi était une impiété. Le plus ancien Code qui nous soit connu, celui d'Hammourabi, roi de Babylone, date de l'an 2100 environ avant J.-C.

2. Diane est le nom latin d'Artémis. C'est Artémis qui est mentionnée dans le Nouveau Testament grec lorsque les traducteurs parlent de Diane.

Le roi affirme l'avoir reçu de Mardouk. Dans toute l'Antiquité, cette relation entre la morale et la religion s'accrut au cours des âges.

La religion chaldéenne, contrairement à celle de l'Égypte, montre plus d'intérêt pour les jouissances terrestres que pour la félicité de l'au-delà. La magie, l'astrologie, la prophétie — sans être l'apanage exclusif de la Chaldée — y étaient beaucoup plus développées que nulle part ailleurs et c'est sans doute par l'influence babylonienne que ces connaissances acquièrent l'importance qu'elles conservèrent longtemps dans l'antiquité. Enfin, c'est de Babylone que nous viennent certaines notions scientifiques telles que la division des jours en vingt-quatre heures et celle du cercle en 360 degrés, de même que la découverte du cycle des éclipses grâce à laquelle on put prédire avec certitude les éclipses de lune et avec quelque probabilité, celles du soleil. Cette science fut, spécialement, le fait de Thalès de Milet comme nous le verrons plus loin.

Les civilisations chaldéennes et égyptiennes étaient agricoles, alors que celles des contrées avoisinantes étaient, primitivement, pastorales, mais un élément nouveau apparut avec le développement du commerce qui, à l'origine, se faisait presque entièrement par mer. Jusqu'aux environs de l'an 1000 avant J.-C. les armes étaient de bronze et les nations qui ne possédaient pas, dans leur sous-sol, les métaux nécessaires, furent contraintes de les acquérir, soit par voie d'échange, soit par piraterie. Ce dernier expédient ne fut, d'ailleurs, que temporaire car, là où les conditions sociales et politiques étaient à peu près stables, le commerce fut jugé plus profitable. Il semble avoir été pratiqué, en premier, par les habitants de l'île de Crète. Pendant une période de onze siècles environ, peut-être de 2500 à 1400 avant J.-C. une culture artistique extrêmement développée existait en Crète. Elle est connue sous le nom de Minoenne. Ce qui en a survécu laisse une impression de bonheur et d'insouciance, presque de volupté, propre aux époques de décadence, et bien différente de la sombre tristesse qui se dégage des temples égyptiens.

Cette importante civilisation ne nous est connue que depuis les fouilles de M. Arthur Evans et d'autres savants. Elle était essentiellement maritime et entretenait des relations régulières avec l'Égypte (sauf pendant l'époque des Hyksos). D'après les fresques égyptiennes il paraît certain que tout le commerce se faisait à l'aide de marins crétois ; il atteignit son apogée vers 1500 avant J.-C. La religion de la Crète semble avoir eu beaucoup d'affinités avec celles de la Syrie et de l'Asie Mineure, mais,

dans le domaine artistique, c'est avec l'Égypte que la comparaison doit être faite, bien que l'art crétois ait été très original et extraordinairement vivant. Le centre de la culture de l'île de Crète était le « palais de Minos » à Knossos dont les classiques grecs nous ont gardé le souvenir. Les palais crétois étaient magnifiques. Malheureusement, ils furent détruits vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., sans doute par des envahisseurs venus de Grèce. Les données chronologiques de l'histoire de la Crète ont été fournies par l'examen des objets égyptiens trouvés dans l'île et des objets crétois trouvés en Égypte, de sorte que nous ne savons que ce qui a pu être déduit des travaux archéologiques.

Les Crétois adoraient une ou, peut-être, plusieurs divinités mais, très certainement, celle qu'ils appelaient la « Maîtresse des Animaux », déesse chasseresse, probablement à l'origine du culte d'Artémis<sup>3</sup>. Elle-même, ou une autre, était aussi vénérée comme mère. Le seul dieu, à l'exception du « Maître des Animaux », était son jeune fils. La croyance à une vie future semble probable. Comme en Égypte, les actes perpétrés sur terre recevaient leur récompense ailleurs. Mais, dans l'ensemble et d'après les vestiges de leur art, les Crétois donnent l'impression d'un peuple joyeux, peu enclin à s'appesantir sur de sombres perspectives. Ils aimaient les combats de taureaux auxquels participaient des toréadors des deux sexes, rivalisant d'adresse et de joutes acrobatiques extraordinaires. Ces combats avaient une signification religieuse et M. Arthur Evans croit que les participants étaient choisis parmi la noblesse de haut rang. Les images qui nous sont parvenues sont pleines de vie et de réalisme.

Les Crétois avaient une écriture linéaire qui n'a pas encore été déchiffrée. Peuple pacifique, leurs cités étaient sans murailles ; il est vrai qu'ils étaient défendus par la mer, rempart quasi invincible.

La culture minoenne, avant de s'éteindre, rayonna dans la Grèce continentale, vers 1600 avant J.-C. où elle survécut jusqu'aux environs de 900 avant J.-C. après avoir végété quelque temps. Ce premier stade de civilisation grecque est connu sous le nom de mycénien et fut mis en lumière par la découverte de tombes royales et de forteresses bâties sur les hauteurs, ce qui prouve une nécessité de défense qui n'existait pas en

3. Son compagnon ou son époux, le « Maître des Animaux », est moins important. C'est à une date postérieure qu'Artémis fut identifiée avec la Grande Mère des cultes d'Asie Mineure.

Crète. Ces tombes et ces forteresses ne furent pas sans influencer l'esprit classique grec. Les objets d'art les plus anciens, découverts dans les palais, proviennent d'artisans crétois ou intimement apparentés aux Crétois. Cette civilisation mycénienne, vue au travers d'un voile légendaire, est celle qui inspira Homère.

Sur les Mycéniens, nous savons peu de chose. Leur culture fut-elle la conséquence de la conquête par les soldats de Crète ? Parlaient-ils grec ou descendaient-ils d'une ancienne race autochtone ? Aucune réponse certaine ne peut être donnée à ces questions mais il paraît probable qu'ils étaient eux-mêmes, primitivement, des conquérants parlant grec et que leur aristocratie, tout au moins, avait pour ancêtres des envahisseurs nordiques, blonds, qui apportèrent avec eux la langue grecque<sup>4</sup>.

Les Grecs arrivèrent, en effet, en Grèce en trois vagues successives : les Ioniens d'abord, puis les Achéens, enfin les Doriens. Les Ioniens semblent avoir adopté presque complètement la culture importée de Crète, à l'instar des Romains adoptant la culture grecque. Mais ils furent attaqués, à leur tour, et refoulés par les Achéens. Ceux-ci, d'après les inscriptions des tablettes hittites, trouvées à Boghaz-Keuy, étaient, au XIV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., maîtres d'un vaste empire. Enfin, la civilisation mycénienne, affaiblie par ces deux invasions, fut pratiquement détruite par les Doriens, les derniers conquérants de la péninsule hellénique. Mais, alors que les Ioniens avaient embrassé dans une large mesure la religion minoenne, les Doriens conservèrent le culte indo-européen de leurs ancêtres. La religion de l'époque mycénienne survécut cependant, principalement dans les couches inférieures de la population, de sorte que la religion de la Grèce classique fut un mélange des deux cultes primitifs.

Bien que ce raisonnement paraisse plausible, il ne faut pas oublier que nous ignorons totalement si les Mycéniens étaient Grecs ou non. Ce que nous savons c'est que leur civilisation déclina et qu'à l'époque où elle disparut, l'âge de fer remplaça l'âge de bronze. La suprématie des mers passa pour quelque temps aux mains des Phéniciens.

Vers la fin de l'époque mycénienne et après son déclin, une partie des envahisseurs se fixa dans le pays et se voua à l'agriculture tandis qu'une autre poussa plus avant, d'abord dans les îles et en Asie Mineure, puis en

4. Cf. *The Minoan-Mycenaean Religion and its Survival in Greek Religion*, par Martin P. Nilsson, p. 11 ss.

Sicile et dans le sud de l'Italie où ils fondèrent des villes qui s'adonnèrent au commerce maritime. C'est dans ces cités côtières que les Grecs donnèrent leurs premières contributions importantes à la civilisation. La suprématie d'Athènes ne s'affirma que plus tard et fut aussi liée à la puissance maritime.

La péninsule hellénique est un pays montagneux et peu productif. De nombreuses vallées fertiles s'ouvrent sur la mer, mais, séparées les unes des autres par les montagnes, elles n'ont pas de voies de communication par terre. De petites communautés isolées y naquirent, vivant d'agriculture, groupées autour d'une ville, généralement située à proximité de la mer. Dans ces conditions dès que la population d'une de ces communautés devenait trop nombreuse pour ses ressources locales, ceux qui ne pouvaient plus vivre sur leurs terres prenaient la mer. C'est ainsi que les cités de la Grèce furent amenées à fonder des colonies en des lieux où, souvent, il leur était beaucoup plus facile de vivre que dans leur patrie. De sorte que, dans les tout premiers temps de la période historique, les Grecs d'Asie Mineure, de Sicile et d'Italie étaient beaucoup plus riches que ceux de la Grèce proprement dite.

La position des classes sociales variait suivant les contrées. À Sparte, une petite aristocratie vivait du travail des paysans, esclaves opprimés et de races différentes. Dans les régions moins fertiles, la population se composait, en majeure partie, de fermiers cultivant en famille leurs propres terres. Mais, là où le commerce et l'industrie étaient prospères, les libres citoyens s'enrichissaient du labeur de leurs esclaves, les hommes étant employés dans les mines, les femmes dans les industries textiles. Ces esclaves, en Ionie, venaient des peuplades barbares voisines et, généralement, s'étaient d'abord engagés dans les armées mercenaires. Lorsque la prospérité s'accrut, les femmes respectables s'isolèrent de plus en plus et, dans les derniers temps, ne prenaient plus part à la vie civique, sauf pourtant à Sparte.

Le développement politique fut sensiblement le même dans toute la Grèce. L'autorité passa de la monarchie à l'aristocratie, puis, alternativement, de la tyrannie à la démocratie. Les rois ne jouissaient pas du pouvoir absolu comme en Égypte ou à Babylone ; ils étaient secondés par un Conseil d'Anciens et ne pouvaient, impunément, changer l'ordre établi. La « tyrannie » n'impliquait pas nécessairement un mauvais gouvernement. C'était simplement le pouvoir exercé par un homme qui

n'y avait pas droit par voie héréditaire. Quant à la démocratie c'était le gouvernement par tous les citoyens à l'exception des femmes et des esclaves. Les premiers tyrans, comme les Médicis, acquièrent leur puissance comme ploutocrates, c'est-à-dire comme membres les plus riches de leur communauté. La source de leurs profits était souvent la possession de mines d'or ou d'argent qui acquièrent une grande valeur lorsque fut instituée la frappe des monnaies. Cette invention venait du royaume de Lydie, voisin de l'Ionie<sup>5</sup>, et semble dater de l'an 700 avant J.-C.

Le résultat capital du commerce ou de la piraterie (qui, à l'origine, se confondent) fut, pour les Grecs, la découverte de l'écriture. Bien qu'elle ait existé depuis des siècles en Égypte et en Chaldée, bien que les Crétois minoens aient eu une écriture (non encore déchiffrée), il n'existe aucune preuve convaincante permettant de croire que les Grecs aient su écrire avant le x<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Ils apprirent cet art des Phéniciens qui, avec les autres habitants de la Syrie, étaient placés sous la double influence de l'Égypte et de Babylone et eurent la suprématie du commerce maritime jusqu'au développement des cités grecques d'Ionie, d'Italie et de Sicile. Au xiv<sup>e</sup> siècle, les Syriens écrivant à Ikhnaton (le roi hérétique d'Égypte) se servaient encore des caractères cunéiformes chaldéens mais Hiram, roi de Tyr (969-936) employait l'alphabet phénicien qui, sans doute, dérivait de l'écriture égyptienne. Les Égyptiens employèrent d'abord une écriture imagée ; peu à peu, ces images, par convention, représentèrent des syllabes (la première syllabe du nom de l'objet représenté) et, enfin, une lettre unique. Ainsi la lettre A était représentée par un Archer tuant une grenouille<sup>6</sup>. Toutefois ce dernier pas fut franchi non par les Égyptiens seuls mais par les Phéniciens qui obtinrent ainsi l'alphabet tel que nous le connaissons avec tous ses avantages. Les Grecs ayant pris aux Phéniciens leur alphabet l'altérèrent pour l'adapter à leur langue et firent une innovation importante par l'adjonction des voyelles. Jusque-là, seules, les consonnes étaient écrites. Il est bien certain que la possession d'un instrument tel que cette méthode d'écriture eut une large part dans l'épanouissement de la culture grecque.

5. Voir P. N. Ure, *The Origin of Tyranny*.

6. Par exemple *Gimel*, la troisième lettre de l'alphabet hébreu, signifie « chameau » et le sigle pour le désigner représente un chameau.

Le premier fruit de la culture hellénique fut Homère. On ne sait rien de lui, mais la majorité des critiques s'accordent à penser que son œuvre est celle d'une série de poètes plutôt qu'émanant d'un seul individu. On croit que l'*Iliade* et l'*Odyssée* demandèrent deux cents ans pour être entièrement achevées. On a donné les dates de 750 à 550 avant J.-C.<sup>7</sup>. D'autres critiques estiment que l'œuvre était presque achevée à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. Les poèmes homériques, dans leur forme actuelle, furent apportés à Athènes par Pisistrate qui y régnait de 560 à 527 avant J.-C. (non sans interruption). Dès cette époque, les jeunes Athéniens devaient apprendre Homère par cœur, ce qui représentait la plus importante partie de leur éducation. Ailleurs, notamment à Sparte, Homère ne connut une telle faveur que plus tard.

Les poèmes homériques, comme les romances du Moyen Âge, représentaient le point de vue d'une aristocratie cultivée, ignorante des superstitions populaires qui continuaient cependant à vivre dans la masse du peuple. Très longtemps après, ces superstitions connurent un regain d'actualité, ce qui fit dire aux écrivains modernes que, loin d'être un auteur original, Homère ne fit qu'expurger un texte existant. Ils virent en lui une sorte de rationaliste du XVIII<sup>e</sup> siècle s'attachant à d'anciens mythes et cherchant à maintenir l'idéal des esprits éclairés de l'aristocratie urbaine. Les dieux de l'Olympe qui représentent, pour Homère, la religion n'étaient pas seuls à être adorés des Grecs, ni de son temps, ni plus tard. D'autres éléments, sombres et sauvages, infestaient la religion populaire. Tenus en respect par la qualité de la culture grecque ils n'attendaient, cependant, qu'un moment de faiblesse ou de terreur pour s'abattre sur la population. À l'époque de la décadence, certaines croyances qu'Homère avaient écartées prouvèrent qu'elles avaient survécu, à moitié ensevelies, durant la période classique. Ce fait explique bien des choses qui, autrement, paraîtraient surprenantes ou impossibles.

La religion primitive était, partout, tribale plutôt qu'individuelle. Certains rites avaient pour but, par magie imitative, de veiller aux intérêts de la tribu, notamment en ce qui concernait la fertilité du sol, la fécondité animale et humaine. Durant le solstice d'hiver, le soleil devait être encouragé pour ne pas continuer à décroître et à perdre sa force ;

7. Beloch, *Griechische Geschichte*, chap. xii.

8. Rostovtseff, *History of the Ancient World*, vol. I, p. 399.

le printemps et la moisson exigeaient aussi des cérémonies appropriées. Celles-ci amenaient souvent une excitation telle que certains individus entraient en transe et, perdant la notion de leur personnalité, se croyaient les représentants de la tribu. Un peu partout dans le monde, un certain degré de l'évolution religieuse connut les sacrifices humains et les actes de cannibalisme perpétrés au cours de cérémonies solennelles. Ce stade apparut à des moments différents de l'histoire. En général, les sacrifices humains se maintinrent plus longtemps que le repas sacré des victimes. En Grèce il n'avait pas encore disparu à l'origine des temps historiques. Les rites de fécondité étaient connus dans toute la Grèce ; ils n'étaient pas cruels. Les Mystères d'Éleusis, en particulier, étaient essentiellement agraires dans leur symbolisme.

Il faut admettre que la religion d'Homère n'a guère de qualités religieuses. Ses dieux sont des êtres humains qui ne diffèrent de l'homme que par leur immortalité et leurs pouvoirs surnaturels. Leur moralité est peu exemplaire et on comprend mal comment ils ont pu inspirer le respect. D'ailleurs, dans certains passages, supposés les plus récents, ils sont traités avec une irrévérence toute voltairienne. Et si l'on trouve parfois, chez Homère, un sentiment religieux véritablement pur, il se rapporte moins aux dieux de l'Olympe qu'aux divinités plus voilées telles que la Fortune, la Fatalité, la Destinée, auxquelles Zeus lui-même est soumis. Le Destin joue un grand rôle dans la pensée grecque et fut, peut-être, à l'origine de ce que la science a appelé la loi de nature.

Les dieux d'Homère sont ceux d'une aristocratie ambitieuse et non pas les divinités fécondantes de ceux qui travaillent la terre. Comme Gilbert Murray le dit<sup>9</sup> :

« Dans la plupart des pays, les dieux revendiquent la création du monde. Ceux de l'Olympe n'ont pas cette exigence. Le plus qu'ils aient fait c'est de le conquérir... Et lorsqu'ils ont conquis leur royaume, que font-ils ? S'occupent-ils de le gouverner ? Encouragent-ils l'agriculture ? S'occupent-ils du commerce et de l'industrie ? Pas le moins du monde. Pourquoi donc travailleraient-ils ? Il est bien plus facile de vivre du travail d'autrui et de foudroyer ceux qui ne payent pas. Ils sont chefs et conquérants, des aventuriers royaux. Ils guerroient, festoient et jouent ; ils sont musiciens à leurs heures ; ils boivent copieusement et rient à gorge déployée du forgeron

*9. Five Stages of Greek Religion, p. 67.*

boiteux qui les invoque. Ils n'ont peur de rien, sauf peut-être de leur propre roi. Ils ne mentent jamais, sauf en amour et à la guerre.»

De même, les héros humains d'Homère n'ont pas une conduite exemplaire. La famille maîtresse est celle de Pélops mais elle n'a pas même réussi à donner le tableau d'une vie familiale heureuse.

«Tantale, le fondateur asiatique de la dynastie, commença sa carrière par une offense directe contre les dieux, d'aucuns ont dit, en essayant de les tromper en leur servant, au cours d'un festin, de la chair humaine, celle de son propre fils, Pélops. Celui-ci, ayant été miraculeusement rappelé à la vie, offensa les dieux à son tour. Vainqueur de la fameuse course de chars contre Oenomaüs, roi de Pise, grâce à la complicité du conducteur de char de ce dernier, Myrtille, il se débarrassa de son associé, qu'il avait promis de récompenser, en le précipitant dans la mer. La malédiction des dieux retomba sur ses fils Atrée et Thyeste, sous la forme de ce que les Grecs nomment l'*ate*, c'est-à-dire une prédisposition très forte, sinon tout à fait irrésistible, au crime. Thyeste séduisit la femme de son frère et put ainsi s'emparer du « talisman » de la famille, le fameux bélier à la toison d'or. Pour se venger, Atrée obtint l'exil de son frère, puis, le rappelant sous prétexte d'une réconciliation, lui servit un festin où figurait la chair de ses propres enfants. La malédiction retomba alors sur Agamemnon, fils d'Atrée, qui offensa Artémis en tuant un cerf sacré. Il sacrifia sa fille, Iphigénie, pour apaiser la déesse et obtint, à ce prix, le libre passage de sa flotte pour Troie. À son tour, il fut assassiné par sa femme infidèle, Clytemnestre et l'amant de celle-ci, Égiste, un fils survivant de Tyeste. Oreste, fils d'Agamemnon, vengea son père en tuant sa mère et Égiste<sup>10</sup>.»

L'ensemble achevé de l'œuvre d'Homère est d'origine ionienne, cette contrée de l'Asie Mineure hellénique qui comprenait aussi les îles avoisinantes. C'est au cours du VI<sup>e</sup> siècle, au plus tard, que les poèmes homériques furent fixés dans leur forme actuelle. La science, la philosophie et les mathématiques grecques datent aussi de cette époque qui vit également des événements d'une importance capitale se dérouler dans les autres parties du monde : Confucius, Bouddha et Zoroastre, s'ils existèrent, vécurent au VI<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>. Cyrus affermit l'Empire perse au milieu de

10. *Primitive Culture in Greece*, H. J. Rose, 1925, p. 193.

11. Les dates de Zoroastre sont très incertaines. On le fait remonter parfois jusqu'à l'an 1000 avant J.-C. Cf. *Cambridge Ancient History*, vol. IV, p. 207.

ce siècle et c'est à son terme que les cités grecques d'Ionie, auxquelles les Perses avaient concédé une autonomie limitée, se rebellèrent. La révolte fut réprimée par Darius et les meilleurs citoyens furent exilés. Plusieurs philosophes de ce temps étaient des réfugiés qui erraient de ville en ville, parcourant les parties encore libres du monde hellénique et répandant la civilisation qui, jusqu'alors, avait été surtout l'apanage de l'Ionie. Ils étaient généralement bien traités durant leurs voyages itinérants. Xénophane, l'un de ces poètes de la fin du VI<sup>e</sup> siècle, écrivait à ce sujet : « Ce sont ces choses que nous aimerions dire pendant l'hiver, allongés au coin du feu sur un moelleux divan, après un bon repas, en buvant du vin doux et en mangeant des pois chiches. — De quel pays êtes-vous et quel âge avez-vous, monsieur ? Et quel âge aviez-vous lorsque les Mèdes arrivèrent ? » Le reste de la Grèce parvint à conserver son indépendance grâce aux batailles de Salamine et de Platée et l'Ionie fut libérée pour un certain temps<sup>12</sup>.

La Grèce était divisée en un grand nombre de petits États indépendants comprenant chacun une cité entourée d'un territoire agricole. Le niveau de la civilisation était fort différent dans les diverses parties du monde grec et seules quelques cités contribuèrent au perfectionnement définitif de la Grèce. Sparte, dont j'aurai beaucoup à dire plus tard, dut son importance à sa force militaire plutôt qu'à sa culture. Corinthe était riche et prospère ; grand centre commercial, elle ne produisit guère de grands hommes.

En dehors de ces villes, se développèrent des communautés rurales, uniquement agricoles, telles que la proverbiale Arcadie que les citadins s'imaginaient volontiers idyllique, mais qui, en réalité, recelait encore les pires horreurs des temps barbares.

Les habitants de la Grèce adoraient Hermès et Pan et célébraient une multitude de cultes agraires dans lesquels, souvent, une simple colonne carrée remplaçait la statue du dieu. La chèvre était le symbole de la fertilité, les paysans étant trop pauvres pour posséder des taureaux. Quand la récolte était mauvaise, la statue du dieu Pan était battue. (Des actes semblables ont encore lieu dans certains villages reculés de la Chine.)

12. La défaite d'Athènes par Sparte eut pour résultat la conquête, par les Perses, de toute la côte d'Asie Mineure sur laquelle leurs droits furent reconnus à la paix d'Antalcidas (387 avant J.-C.). Cinquante ans plus tard, ils furent incorporés dans l'Empire d'Alexandre.

Il existait un clan de soi-disant loups-garous, probablement associé aux sacrifices humains et aux scènes de cannibalisme. On croyait que celui qui goûtait la chair d'une victime humaine sacrifiée devenait un loup-garou. Une caverne sacrée était dédiée à Zeus Lykaios (le loup-Zeus), dans laquelle nul n'avait d'ombre ; quiconque y entrait mourait dans l'année. Cette superstition existait encore à l'époque classique<sup>13</sup>.

Pan, dont le nom original (dit-on) était « Paon », c'est-à-dire le nourricier ou le berger, reçut son nom, plus répandu, de Pan qui signifiait le dieu suprême, universel (de *pan*, tout), lorsque son culte fut adopté par Athènes au v<sup>e</sup> siècle, après la guerre contre les Perses<sup>14</sup>.

L'ancienne Grèce eut pourtant une véritable religion dans le sens que nous donnons à ce terme. Celle-ci se rattachait, non aux dieux de l'Olympe, mais à Dionysos ou Bacchus que nous connaissons mieux comme le dieu peu honorable du vin et de l'ivresse. Son culte a favorisé l'éclosion d'un profond mysticisme qui exerça une forte influence sur nombre de philosophes et marqua même de son empreinte le christianisme naissant. Ce fait est important et doit être compris par tous ceux qui s'intéressent au développement de la pensée grecque.

Dionysos ou Bacchus était un dieu originaire de Thrace. Ce peuple était beaucoup moins civilisé que les Grecs qui le considéraient comme barbare. Comme tous les peuples agriculteurs primitifs, il avait des cultes agraires et un dieu qui veillait à la fertilité du sol. Son nom était Bacchus. On ne sait exactement s'il était représenté sous les traits d'un homme ou d'un taureau. Lorsque les Thraces découvrirent le moyen de faire de la bière, ils trouvèrent l'ivresse divine et rendirent honneur à Bacchus. Quand, plus tard, ils connurent le vin et apprirent à le boire, ils en portèrent une admiration plus grande encore à leur dieu. Ses attributions, comme dieu agraire, devinrent secondaires et subordonnées à celles de la vigne et de l'exaltation divine provoquée par le vin.

À quelle date son culte passa-t-il de Thrace en Grèce ? On l'ignore, mais il est probable que ce fut peu avant le début de l'époque historique. Le culte de Bacchus, malgré l'hostilité des traditionalistes, s'implanta. Il contenait beaucoup d'éléments barbares tels que la coutume de mettre en pièces un animal sauvage et d'en manger les morceaux crus. L'élément

13. Rose, *Primitive Greece*, p. 65 ss.

14. J. E. Harrison, *Prolegomena to the Study of Greek Religion*, p. 651.

féminin y tenait une grande place. De respectables matrones et des jeunes filles, par larges groupes, passaient des nuits entières sur les collines dénudées, s'adonnant à la danse, aux mouvements extatiques, à l'exaltation, due peut-être à l'alcool, mais en grande partie mystique. Ces pratiques n'avaient pas l'approbation des maris, mais ceux-ci n'osaient pas s'opposer à des rites religieux. La beauté et la sauvagerie de ces cultes ont été représentées dans *Les Bacchantes* d'Euripide.

Le succès de Dionysos, en Grèce, n'est pas surprenant. Comme tous les peuples dont la civilisation fut rapide, les Grecs, tout au moins une partie d'entre eux, conservèrent un attrait particulier pour les mœurs primitives et la nostalgie d'une vie plus impulsive et passionnée que celle qui leur était imposée par la morale courante. L'homme, ou la femme, civilisés par contrainte, le sont superficiellement, plus en apparence qu'en sentiment ; la raison leur apparaît fastidieuse et la vertu leur pèse comme un fardeau et un esclavage. De là une réaction dans la pensée, dans les sentiments et dans toute la conduite. La réaction de la pensée nous occupera plus spécialement mais, auparavant, il est nécessaire que nous disions un mot sur la réaction des sentiments et de la conduite.

L'homme civilisé se distingue du sauvage, en particulier par la *prudence* ou, pour employer un terme plus large, la *prévoyance*. Il consent volontiers à souffrir aujourd'hui dans l'espoir d'être heureux dans l'avenir, même si ce bonheur est assez éloigné. Cette habitude prit une importance plus grande encore avec le développement de l'agriculture. Aucun animal, aucun sauvage, ne travaillerait au printemps dans le but d'obtenir de la nourriture l'hiver suivant. Seules quelques rares exceptions, activités purement instinctives, nous sont données par les abeilles faisant leur miel ou par les écureuils enterrant les noisettes. Ces cas ne sont pas des actes de prévoyance mais, pour le spectateur humain, un geste impulsif vers un acte qui, de toute évidence, prouvera plus tard son utilité. Il y a véritablement prévoyance lorsqu'un homme agit sans y être poussé par aucun instinct mais seulement parce que sa raison lui dit qu'il en profitera à une date plus ou moins lointaine. La chasse ne demande aucune prévoyance, elle est un plaisir ; mais le labour est un dur travail qui ne peut être entrepris sous l'effet d'une simple impulsion spontanée.

La civilisation refrène l'impulsion, non seulement par la prévoyance qui est un frein volontaire, mais aussi par les lois, les coutumes et la religion. Cette contrainte est un héritage des temps barbares que la

civilisation a rendue moins instinctive et plus systématique. Certains actes sont jugés criminels et sont punis ; d'autres, bien qu'ils ne tombent pas sous le châtement de la loi, sont jugés mauvais et exposent ceux qui les commettent au désaveu de la société. L'institution de la propriété privée amena avec elle l'asservissement de la femme et, généralement, la création d'une classe d'esclaves. D'une part, les besoins de la communauté sont reportés sur l'individu et, d'autre part, celui-ci ayant pris l'habitude de considérer sa vie dans son ensemble, sacrifie de plus en plus son présent à son avenir.

Cette attitude peut, évidemment, être exagérée comme, par exemple, chez l'avare. Mais, sans aller aussi loin, la prudence peut aisément admettre le renoncement à ce qu'il y a de meilleur dans la vie. L'adorateur de Dionysos réagit contre cette prudence. Dans l'exaltation, physique ou spirituelle, il retrouve toute la violence des sentiments que la prudence avait annihilés ; il découvre un monde plein de jouissances et de beauté et son esprit se trouve, soudain, libéré des chaînes des préoccupations quotidiennes. Les rites bachiques produisaient ce qu'on appelait « l'enthousiasme » c'est-à-dire, étymologiquement, le dieu pénétrant dans son disciple qui croyait qu'il devenait un avec lui. Parmi les plus belles entreprises humaines, un grand nombre présentent une part d'exaltation<sup>15</sup> par laquelle la prudence est chassée par la passion. Sans l'élément bachique, la vie n'aurait plus aucun intérêt ; avec lui, elle est dangereuse. Le conflit entre la prudence et la passion remplit toute l'histoire du monde et ce n'est pas un conflit dans lequel nous puissions définitivement prendre parti.

Dans le domaine de la pensée, la civilisation équivaut à la science mais la science pure, sans diversion, ne peut satisfaire l'homme qui a aussi besoin de passion, d'art et de religion. La science peut imposer des limites à la connaissance mais non à l'imagination. Les philosophes grecs, comme d'ailleurs ceux de tous les temps, sont, les uns essentiellement scientifiques, les autres essentiellement religieux ; les derniers sont redevables directement ou indirectement à la religion de Bacchus. Ce jugement s'applique principalement à Platon et, par lui, aux développements subséquents qui furent finalement incorporés dans la théologie chrétienne.

15. J'entends l'exaltation intellectuelle et non sous l'effet de l'alcool.